

FEU

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ». Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

- Il faut que je vous parle, c'est très important.

Gisèle me fixe dans les yeux, elle essuya son visage de pluie et releva ses cheveux vers le haut. Les mains de Gisèle reflétaient tout Gisèle, tout le monde regardait ses mains sans la connaître et l'aimait sans bien la regarder.

Des fois des gens la suivaient dans la rue un moment et se sentaient bien.

Elle me fixe dans les yeux de ses billes noires qui bougent d'un côté à l'autre en cherchant à attraper mon regard. Elle ne me parle pas, elle sait que je ne l'écoute pas, je la regarde absente et je me sens bien qu'elle soit en face de moi.

Un coup de vent décolla sa veste de son ventre, les mains de Gisèle se mirent à danser autour de son buste. Ses paupières se fermaient délicatement et vibraient sans arrêt pendant de courts moments sans qu'elle ne parle.

J'entraînais les mains géantes de Gisèle dans un troquet du port.

En attendant je prenais un café si long, la fumée me venait dans les yeux et envahissait la pièce.

C'est une soirée de pluie comme dans un train qui attend à la gare, une seconde paraissait des heures. Ce café est muet d'habitude il parle, aujourd'hui il nous regarde sans un mot, son humeur est la mienne, dans l'attente d'une déclaration il me glisse des doigts et tombe sur le sol blanc. Je deviens écarlate, il rampe jusque sous les portes, la tasse est royale au sol et paraît indifférente à mes attentes.

Je me baisse pour la fixer dans les yeux, sans réponse, je demande un autre café.

Le temps ne passe pas car l'horloge est bloquée par le mur, il bloque de toute sa force.

Le café au sol dessinait des paysages, je me balade sur le carrelage comme sur un chemin, je marche et je glisse un peu. J'ai marché des heures qui paraissaient des secondes.

Les montagnes changent avec les saisons, le noir et le blanc deviennent gris comme la pluie. Il y a des gris qui vont du vert au rose. Gisèle m'interrompt en me regardant sérieusement :

- Nous devons y aller maintenant.

- Allons-y.

Je pose mon or sur la table et nous voilà d'un bond dehors, le ciel est bas, la pluie nous suit.

Elle marche un peu devant, nous accélérons en même temps.

Nous courrons presque passant de rues petites en rues de plus en plus grandes. Gisèle va vite.

Au coin d'une rue un chien aux yeux brillants s'est mis à courir derrière nous, il aboyait et me regardait les pieds. Gisèle s'arrête et me fais signe en fronçant les sourcils.

Je m'avance pour le caresser, il me grogne, je recule et je le regarde avec patience.

L'ambition de créer un lien ne va pas sans l'instinct de défense, je le regarde en communiquant une spontanéité, une violence. Il me déteste.

Les forces actives s'envolent entre nous et chutent sur le sol, rebondissent, lui viennent dessus, rien ne peut l'atteindre. Je lève la tête sur les murs abîmés « les luttes activent la réussite ».

Je lance mon regard au chien, un changement brusque prend le dessus, je me sens chien et il se sent humain. Je le regarde, il est debout à me fixer, je pense mal résister à ses yeux, je baisse le regard et m'assoit en grognant, je l'ai compris. Je suis bien en reniflant les odeurs amenées par le vent qui souffle mes oreilles. Je reste quelques secondes en tirant la langue dans le vent humain. Gisèle nous fait signe de repartir en courant avec les sourcils pliées. Des gens marchent vite et d'autres attendent

en observant partout. Sur la route certains rient et d'autres pleurent. Nos pas s'arrêtent devant une grande porte en bois d'immeuble.

Un homme devant nous entre, nous le suivons comme si nous le connaissions d'avant.

On monte les escaliers les uns derrière les autres, Gisèle et le chien sont derrière moi. L'homme se gratte l'oreille et se retourne rapidement en m'adressant un sourire de pub de dentifrice. J'ai honte d'être là et de devoir lui sourire à mon tour pour nous épargner une situation trop ridicule.

Il frappe à la porte, il y a du monde dedans, nous entrons tous serrés. Ici tout le monde attend, il y a de la musique d'ascenseur. Il renouvelle son sourire en tendant sa main vers moi.

Je me dis qu'il doit être idiot pour penser que je vais lui donner ma main et me rapprocher de lui.

Gisèle reste à côté de moi et cherche quelque chose en regardant au loin.

Le type me sourit encore en plongeant son regard dans mon regard agacé.

Je râle de ne pas pouvoir m'enfuir, courir, crier mon bonheur de fuir ce type.

Par mécanisme un sourire se décroche de ma bouche et s'envole dans un axe qui tangué jusqu'à son regard pendant quelques secondes qui semblent s'éterniser.

Il s'avance vers moi dans l'intention de créer un contact sérieux.

Il a l'air impliqué au niveau des sourcils. Je plisse mes sourcils et m'avance parce qu'il ne m'impressionne pas puis d'un coup je ne sais pas quelle idée me prend je traverse la pièce en courant, sors de l'appartement, reste sur la pallier pour réfléchir, sans avoir le temps je rentre de nouveau avec un air malin. Cet homme se tourne, me regarde et soupire, il fait son regard à une autre demoiselle qui a l'air plus sensible que lui.

La demoiselle s'avance vers lui quand il lui tend sa main de séducteur, il lui fait un croche patte, elle tombe en roulant par terre.

Le type va boire un verre, prend son manteau et s'en va.

Je ne comprends pas bien son geste et son intention, je me dis qu'il devait être triste et qu'il voulait essayer une nouvelle façon d'être.

La demoiselle se relève et va danser.

Gisèle me dit qu'elle l'avait déjà vu :

- Il devait marcher dans la rue, a vu des gens sonner en bas de l'immeuble, attendre que la porte soit ouverte, suivre les gens jusqu'ici et entrer, accompagné de parfaits inconnus.
 - Comme nous. Je me dis qu'il fait sûrement du théâtre ou qu'il aimerait.
 - Oui. Je l'ai déjà vu au théâtre, il a joué le rôle de la soirée, le sourire, la main, le croche patte, il n'était pas convainquant sur scène.
- Il y avait des paquets à grignoter sur la cheminée que nous regardons depuis un moment.
- Suis-moi doucement.

Nous nous avançons lentement affamée, l'une plonge ses mains dans le paquet et l'autre prend le paquet dans ses mains et le glisse dans sa poche. On se sert deux verres bien pleins en les buvant vite et en se resserrant. Le chien demande un bol pour boire à nos pieds.

Mon corps part se balader, il se détache et se rattache sans peine, comme des bons danseurs qui ne se perdent jamais sans se voir, ils se sentent. Je joue au jeu où on ferme les yeux et on se retrouve ailleurs. Je tombe sur le côté, mon corps glisse au sol, j'ouvre les yeux, j'ai dû me casser quelques côtes. Une fille s'approche à quelques centimètres de moi :

- L'amour marque profondément. Tout au long. Il nous fait faire ce qu'on fait des fois sans même savoir qu'on le fait pour ces raisons.

Puis elle me fixe et ne dit rien, elle écarquille les yeux sur le bas de mon pantalon, mon pantalon ne lui a rien fait, lui n'a pas décidé d'être là et d'être vu avec moi de cette façon. J'insiste sur ses souliers vernis rouge abominables. J'en veux à cette couleur mais pas à la fille. Elle regarde maintenant mon pull en commençant par mes manches. C'est mon pull préféré et j'y tiens. Je m'attaque à ses cheveux que je regarde longuement de la racine aux pointes. Elle soupire en reluquant le chien qui baille. Nous nous sourions.

Gisèle vient vers moi :

- On peut y aller. Viens dehors nous allons voir si tout va bien.
- Gisèle, il y a du changement les gens me semblent méfiants.

- Ils ont eu peur.
- Je n'ai pas vu ce que tu as vu, j'ai entendu ce que tu disais à des gens quand je suis tombée.
- Si tu ne l'a pas vu tu ne vas pas me croire.
- Je te crois allons voir.

Nous avons traversé la pièce en laissant une lueur derrière nous comme pour visualiser la vitesse avec laquelle nous sommes arrivées en bas de l'immeuble.

Le chien aboyait en regardant la lune ronde accrochée juste au-dessus.

Les premiers rayons venaient s'écraser contre une fenêtre qui se reflétait au sol dans une flaque devant nos pieds. Les couleurs des rayons se mélangeaient au ciel tempête. Un grand jaune traversait des petits rayons bleus pressés par la nuit qui s'en allait.

- Marchons jusqu'à ce que nous comprenions ce qu'il se passe.

Les voitures roulent à une grande vitesse, elles vont se percuter.

Des gens au milieu se tiennent la main, ils regardent le ciel et courent.

Il pleut dans le ciel gris rose. Des éclairs blancs se dissimulent.

Un bus orange déboule à toute vitesse d'une ruelle et glisse.

La voix d'un homme qui court nous ouvre la route :

- Ça c'est des belles femmes !

Nous partons apeurée de sa déclaration parce qu'elle avait un air franc.

Une dame qui sent fort le jasmin en manteau de léopard me criât fort dessus.

Peut-être que je la connaissais plus ou moins, j'essayais de l'imaginer.

A ce moment-là je voulais rentrer chez moi. Je lui jette un souffle puissant au visage.

Elle prend un air et pose sa main sur son petit sac de zèbre. J'observe son sac, je ferme les yeux.

En les ouvrants elle était par terre mal en point devant mes pieds.

Gisèle se retourne me saisit par la main et court au loin avec moi.

Je pense à sa tête et à son chapeau, je redis sa phrase en regardant des passants sans trouver le sens :

« On ne fait pas aux autres ce qu'on ne se ferait pas soi-même ».

Des bruits de plus en plus rapprochés de nous explosaient dans les rues en résonnant tout le long.

D'un coup pour les accompagner j'ai hurlé :

- Serions-nous à un tournant de notre vie ?
- Continuons vite. J'ai essayé de te prévenir.

Une femme dans une voiture décapotable rouge roule à toute allure, une boule (œuf) s'écrase sur elle. Je dis une boule car je ne sais pas comment dire.

Gisèle me fixe en se donnant raison. Nous n'avons pas de mot pour le dire.

C'était une boule comme des œufs qui tombent du ciel. Des œufs durs. Mais pas de poules.

Une dame qui observe à côté de nous se décide à partir. Elle se met à marcher vite, une boule lui arrive dans la poitrine.

Une passante qui courrait regarda et continua sa discussion avec son fils, il commente chaque boule qui s'écrase. Elle lui demande d'arrêter de parler. Il ne l'écoute pas.

- Regarde il y en a une derrière nous qui s'est écrasé et une juste devant, nous avons de la chance en marchant moins vite nous aurions eu mal, peut-être nous ne serions plus là pour le dire. Regarde maman il y a une dame qui marchait vite, elle n'a pas vu la boule arriver sur elle. Nous devons bien observer et apprendre vite.

Ils partent au loin la voix calme de l'enfant dictant ce qui se passe autour d'eux et de nous.

Une autre femme marchait dans cette rue, une boule dans l'estomac.

Un jeune homme s'avança et chuchota à son oreille, une boule le frappa à la tête.

En regardant vers le ciel, une boule arrivait à toute vitesse sur moi.

Elle tombe à côté de moi, je regarde mon pied, il est à côté de l'autre, ça va bien.

L'homme qui vient de tomber est touché à la jambe, nous allons vers lui pour l'aider :

- J'ai été touché à la jambe, heureusement j'en ai une autre.

Il s'en va en sautillant.

Gisèle ne bouge plus, la pluie tombe sur elle de plus en plus fort.

Ses longs cheveux blancs recouvrent son visage.

Je m'avance et la serre fort contre moi. Je l'amène sous un abri.

Le chien se couche au sec devant nous.

- Gisèle je dois te parler, je ne te connais pas depuis longtemps, je ne sais pas d'où tu viens, qui tu es et qui tu seras. Ce que tu vois et qui tombe fort sur nous en venant du ciel c'est de la grêle.

Il fait froid dehors.

Elle comprenait que le climat a des variations, je lui dis en lui tapotant l'épaule :

- Maintenant tout va bien.
- Oui.